

Vie et vivre : approche anthropologique.

« Il y aurait certainement beaucoup à dire sur la vie en un sens non biologique, en tout cas plus que biologique. Dans ma spéculation actuelle, je la considère, presque eschatologiquement, comme se dévoilant au mourir. Chez celui qui, pour le spectateur, n'est déjà plus qu'un moribond, subsiste encore un vivant dans lequel brille le dernier éclat de vie. Cet éclat qui déchire le voile des codes dans lesquels s'enveloppe, durant tout le temps de l'existence empirique, le fondamental. » Paul Ricoeur¹

Les codes auxquels Ricoeur fait allusion ici, ce sont les mots du langage courant, les illusions perceptives, les formes créées par l'imagination, les représentations collectives, les croyances, la culture, à tel point que la vie disparaît sous ces images, le fondamental devient obscur mais reparaît au moment de la mort.

Nous allons ouvrir quatre pistes : 1) le vivant, réalité difficile à définir

2) exister n'est pas synonyme de vivre

3) la vie donnée

4) inverser la perspective : pourquoi ne pas voir la mort à partir de la conscience de la vie au lieu de considérer la vie sous l'imminence de la mort ?

1. Le vivant, réalité difficile à définir.

La vie n'est pas directement un objet d'expérience mais nous n'avons à notre portée que les êtres vivants, l'univers biologique et zoologique. Nous expérimentons des phénomènes vivants : des arbres qui poussent, des fleurs qui s'épanouissent puis se fanent, des oiseaux qui volent, etc. Dans notre culture, Aristote est le premier qui s'est interrogé sur ce qui appartient spécifiquement aux vivants (ta zoa). Quelle est, dans la totalité de l'être, la différence spécifique de ce qui vit ? Pour lui, le vivant est ce qui est doué du mouvement (kinesis), puis ce qui se multiplie, se dissémine, ce qui se diversifie au point que, dans la même espèce, il n'y a jamais deux individus identiques. Après la fondation grecque, s'étire la longue histoire de la zoologie jusqu'à Darwin et sa théorie de l'évolution, préparée au XIX^{ème} siècle par les travaux de Cuvier, de Lamarck, de Linné et de bien d'autres.

- a. Origine et commencement. La sphère du vivant n'a pas d'origine discernable, encore moins observable, mais seulement un commencement géologique associé à un certain âge de la terre et à des conditions requises (eau, température, etc.). Le vivant appartient à une époque du temps mais on ne peut pas dire d'où il vient, quelle a pu être sa cause prochaine (autrement dit son origine) ni quel processus physico-chimique a provoqué la rupture instauratrice des premiers organismes.

¹ Paul Ricoeur, La critique et la conviction (Entretiens), Ed. Calmann-Lévy, 1995, p. 242.

P. Ricoeur insiste sur la distinction sémantique entre origine et commencement. « Il me semble que remonter dans le temps vers quelque chose de premier, c'est le présenter comme un antérieur chronologique, un premier qu'on pourrait cerner. (...) L'origine, à mon sens, ne fonctionne pas comme un premier, premier d'une série comme un commencement qu'on pourrait dater, mais comme ce qui est toujours déjà là au sein d'une parole actuelle. Il s'agit donc d'un antérieur qui est de l'ordre du fondamental plutôt que du chronologique. »² La paléontologie parvient à fixer une période où apparaît le phénomène des êtres vivants unicellulaires. En revanche, si le vivant a une origine, elle demeure secrète, cachée à l'observation et cependant bien présente. Albert le Grand et, après lui, son disciple Thomas d'Aquin, parlaient de création continuée.

- b. Fin et finalité. Dans son ensemble, le vivant n'a pas de fin non plus dans sa perpétuelle évolution mais il est fait de fins répétées au sens où continuellement des espèces s'éteignent. Dans son livre « Le jeu des possibles » (Essai sur la diversité du vivant), François Jacob affirme qu'au moins 500 millions d'espèces sont disparues.³ Le vivant n'a pas non plus de finalité ou de but et il est incompréhensible en termes de progrès ou de régression. L'arbitraire règne dans la combinatoire des gènes et il n'existe pas de dessein intelligent dans la nature, ce qu'on a nommé en anglais « intelligent design ». On peut dire simplement du vivant qu'il est, que sa sensibilité s'est développée, qu'il est doté d'aptitudes étonnantes comme la mémoire, le savoir-faire, l'apprentissage ou la communication. Le vivant cependant ne se définit pas lui-même, il est capable de reconnaître son congénère, mais il n'atteint pas la conscience de soi nécessaire à la conscience de l'autre (comme autre soi). Heidegger va jusqu'à écrire que l'animal n'a pas de monde.⁴

- c. La génétique a maintenant vulgarisé la notion d'ADN pour en faire le signe caractéristique, l'indice du vivant. Toute définition physico-chimique d'un acide révèle la présence de tissu vivant mais ne rend pas compte de la totalité du phénomène vivant, ni de ses comportements. L'acte d'un meurtrier ne s'explique pas par la disposition des neurotransmetteurs dans son organisme à l'instant du passage à l'acte, mais par l'activité coordonnée d'un certain nombre de régions de son cerveau, activité que, dans la conscience que nous en prenons a posteriori, nous appelons volonté, intention, détermination de mobiles, etc. Le comment dévoile les moyens, les instruments de l'action, mais ne peut rendre compte de son déroulement, ni de ses conséquences. L'homme est certes « neuronal », comme l'écrit Jean-Pierre Changeux⁵, ce qui souligne sa parenté avec le règne animal, mais sa vie ne se borne pas au fonctionnement de son système nerveux qui a la faculté de s'autoréguler mais

² Paul Ricoeur, *La critique et la conviction*, ibidem, p. 223.

³ François Jacob, *Le jeu des possibles*, Fayard, 1981. « On peut estimer à plusieurs millions le nombre des espèces animales vivant actuellement. Mais le nombre des espèces qui ont disparu après avoir peuplé la terre à une époque ou à une autre doit, d'après un calcul de G.G. Simpson, s'élever à quelque cinq cents millions au moins. » p. 64.

⁴ Martin Heidegger, *Les concepts fondamentaux de la métaphysique* (monde, finitude, solitude), Gallimard, 1992, pp. 277 et s. On fait référence également à Von Uexküll (1864-1944), *Mondes animaux et monde humain*, Ed. Gonthier, 1956. Ainsi qu'à l'œuvre de Konrad Lorenz (1913-1989).

non pas de se gouverner. Les sentiments s'expriment par des molécules mais ne sont pas causés par elles. Pour accéder à une signification du mot « vie », deux distinctions préliminaires sont nécessaires.

2. Exister et vivre : découverte de la finitude et de ses corollaires.

Pour penser, et peut-être comprendre, il faut distinguer entre certains verbes dont nous usons souvent sans précaution. « Etre » évoque la possibilité d'être défini de façon intelligible sous la forme d'une nature ou d'une essence, comme quand je dis « 0 est un nombre » ou « le faon est le petit de la biche ». Ainsi la sirène et le centaure sont, car définis et représentables, mais ils n'existent pas.

« Exister » définit un ensemble plus réduit. Exister, c'est faire nombre avec les réalités du monde physique, avec les objets ou les choses. La performance d'exister est l'acte par lequel quelque chose advient dans le monde et au monde temporairement ou indéfiniment. Le papillon que l'on appelle le paon du jour existe et occupe une place dans la famille des insectes d'une part en tant que type et aussi bien sous la forme de tous les spécimens concrets qui parcourent les prairies. Tout ce qui est n'existe pas nécessairement. « Vivre » en revanche, est l'acte d'un existant doué de propriétés spécifiques : il dispose d'un ADN, il se développe sur une durée déterminée, il s'adapte à des conditions qui changent, il communique, il a la faculté de prédation et celle d'engendrer (et non de se reproduire !), etc.

- a. Finité et finitude. Le caractère propre au vivant humain, c'est la perception de sa finité : son extension, son pouvoir, son rapport au monde et à autrui sont finis comme sa durée. Le vivant humain sait qu'il existe entre un apparaître et un disparaître comme cela se déchiffre dans les traces de sépulture : qui dit sépulture dit conscience d'un terme et peut-être d'une survie. La finité est le fait de vivre les bornes de sa plus ou moins brève existence.

La finitude est la conscience de la finité et son interprétation au sein d'une conception du monde dans laquelle la vie humaine est vécue tantôt dans l'acceptation, tantôt dans le refus, avec ou sans lien avec un système de survie, de rétribution, d'ascension ou de dégradation. La finitude est la signification plus ou moins complexe attribuée à la finité et les effets qu'elle entraîne sur les conduites, sur les rapports à autrui et au monde, sur la vision spéculative que nourrit l'être humain sur lui-même. L'homme ne vit pas seulement les limites de ses facultés ou de son savoir, il les pense et travaille sans cesse sa finitude. La preuve en est le mythe du héros dont on a déjà des traces au troisième millénaire avant notre ère dans le récit concernant Gilgamesh. Le prince-héros s'efforce de surmonter sa finitude, la transcende par des exploits fabuleux dans une quête de l'immortalité, à la recherche de cette plante qui procurerait l'éternité de vie.

- b. Finitude et survie (l'aspiration à la survie ; fin et borne). La découverte et la mesure de la finitude n'ont jamais sans doute été les objets d'une acceptation pure et simple. Le refus a donné lieu à quantité de stratagèmes de survie qui n'ont guère enrichi ce

⁵ Jean-Pierre Changeux, L'homme neuronal, Fayard, 1983. Une analyse dépendant du même a priori se trouve dans « La logique du vivant de François Jacob (1970).

souhait d'une prolongation du vivre dans une existence continuée. La question reste présente : pourquoi certains existants sont-ils doués d'immutabilité, d'invulnérabilité, et pourquoi d'autres sont-ils condamnés à la caducité ? La mer se renouvelle, le ciel est imperturbable, les étoiles et certains corps célestes ne s'altèrent pas contrairement aux humains qui vieillissent. Dans les *Métamorphoses*, Ovide décrit l'homme en insistant sur le fait que son regard est tourné vers le firmament comme s'il était fasciné par la permanence et ne cessait de se comparer à ce qu'il croit être la condition des dieux : « Un être manquait encore, plus marqué du sceau divin, dépositaire plus qualifié d'une intelligence pénétrante, et qui pût exercer sa domination sur le reste de la création. L'homme naquit...(.). Et, tandis que les autres animaux, penchés vers le sol, n'ont d'yeux que pour lui, à l'homme il donna un visage tourné vers le ciel, dont il lui proposa la contemplation, en l'invitant à porter vers les astres ses regards levés sur eux. »⁶ Comparée à la stabilité qui semble régner au-dessus de sa tête, la vie humaine paraît vulnérable et éphémère.

Le seul fait de percevoir combien notre lot de vie est limité induit l'hypothèse d'un dépassement possible : que serait l'autre de ma mortalité ? Qui fait l'expérience d'une limite fait l'expérience d'un en-deçà et d'un au-delà et ressent par conséquent le désir d'explorer ce qui surpasse la limite. Paul Ricoeur avance une salutaire distinction : « Ce qu'on appelle en philosophie la « finitude » consiste à distinguer la fin et la borne. Avec la borne, on regarde des deux côtés : vers l'avant et vers l'après. Avec la fin, on n'est que dans l'en-deçà, et sans avoir de quoi meubler l'au-delà. »⁷ La mort est pour nous une fin, ce qui nous dispense de spéculer sur l'autre vie et nous concentre sur cette vie-ci jusqu'à la mort.

Ce qui retient la plupart des esprits de s'en tenir à la fin, c'est l'attraction exercée par ce que Nietzsche appelait les « arrière-mondes ». La conscience d'une borne, d'une frontière, d'une séparation, s'accompagne d'une certitude négative (je suis privé d'un monde qui m'est interdit), mais aussi d'une certitude positive (ici et maintenant se trouve mon règne, mon pouvoir, où mon désir de vivre doit se déployer). Toute conscience d'un seuil décrit des espaces nouveaux pour l'imagination et le désir se perd dans un va et vient entre ce qui n'est pas accessible et ce qui est donné. Ne faut-il pas, par ascèse, faire d'abord le deuil de ce que Ricoeur dénomme « le souci de survie » pour mesurer la densité des richesses de la vie ?

- c. Vivre, c'est devenir. A la question « quelle est l'essence de la notion de vie ? », François Cheng répond : « Nous vient à l'esprit un mot qui semble caractériser cette notion, le mot « devenir ». Oui, c'est cela, la vie : quelque chose qui advient et qui devient. Une fois advenue, elle entre dans le processus du devenir. Sans devenir, il n'y aurait pas de vie ; la vie n'est vie qu'en devenant. Dès lors, nous comprenons l'importance du temps. C'est dans le temps que cela se déroule. Or le temps, c'est

⁶ Ovide, *Les Métamorphoses*, G.F. Flammarion, 1966, I, 60-91, p. 43.

⁷ Paul Ricoeur, *La critique et la conviction*, 1995, p. 242. En allemand, la différence est bien marquée. Das Ende, c'est le terme, la fin, et la mort est das Lebensende. La formule « fin de vie » a en français une portée plus large dans la durée. Die Grenze, c'est la borne, la limite, les confins ou la frontière. Le mot pointe vers l'autre territoire. Kant avait déjà signalé et commenté la distinction.

précisément l'existence de la mort qui nous l'a conféré ! Vie-temps-mort est un tout indissociable, à moins que ce ne soit mort-temps-vie. »⁸

L'ambivalence du temps pour la vie est ici manifeste : le temps est pourvoyeur de devenir et d'avenir et le temps nous rapproche de la fin, généreux et inquiétant à la fois. Dans ce passage de la réflexion de F. Cheng, s'amorce un retournement de notre manière de voir la vie. Nous y reviendrons dans notre quatrième étape.

4. La vie donnée.

La richesse de vie n'est-elle pas d'abord donnée ?

En français, le participe passé passif « donné(e) » a un double sens : quand il est substantivé, le donné, il désigne tout ce qui relève du fait accompli, de ce qui tombe sous notre perception sans que nous n'y soyons pour rien, le monde ou l'histoire comme une masse brute et énigmatique à démêler, ce qui est simplement là. Mais quand il reste adjectif, il qualifie ce qui est offert sans contrepartie et parfois sans auteur manifeste.

La vie nous est délivrée par un don gratuit et gracieux pour lequel nous n'avons ni mérite ni prétention. Elle appartient à un ordre de réalités non maîtrisables qui me précèdent et auxquelles je dois mesurer ma liberté, comme le mal ou l'amour, le pouvoir ou la nécessité, l'arbitraire ou la destinée. On peut interrompre sa vie, la blesser, mais on ne peut pas faire autrement que la recevoir sans connaître à qui on la doit. On rejoint ici le thème de l'« il y a » de la littérature sapientielle : tout ce qui nous advient, bonheur, malheur, gain, perte, est un fait provenant d'une source en retrait.

- a. Dette. La vie est reçue comme un don sans donateur identifiable et nous avons l'intuition d'une dette dans la mesure où il n'existe pas, pour nous, de don sans dû et sans dette. Il ne s'agit pas de créance quantifiée mais nous avons le sentiment d'être redevables à toute la lignée des aïeux qui ont su transmettre mais aussi à tous les vivants qui nous fournissent les moyens et les conditions pour vivre. Sans les institutions et les structures, il n'y aurait ni vie ni transmission.
- b. Source d'éthique. On peut tenter de fonder une éthique sur une révélation jugée surnaturelle ou sur un accord des raisons (consensus) mais elle peut aussi se constituer à partir de la conscience forte d'une vie reçue et d'un don permanent en elle. C'est ce que F. Cheng écrit : « L'absolu de la vie signifie que, s'offrant en don à chacun, elle est aussi une exigence. Elle implique un certain nombre de lois fondamentales qui sont garantes d'une vie ouverte et, partant, de la vraie liberté. Vivre ne se limite pas au fait d'exister corporellement. Vivre engage l'être entier, composé d'un corps, d'un esprit et d'une âme. Vivre engage en outre l'être individuel dans l'aventure de l'Etre même. Chacun de nous est relié aux autres, et tous nous sommes reliés à une immense Promesse qui assure depuis l'Origine la marche de la Voie. Dans cette reliance foncière qui se vérifie à tous les étages, il y a, entre chaque destin et ce qui préside à la destinée de l'univers, comme un pacte, comme une alliance impliquant de tacites responsabilités. »⁹

Dans cette éthique, le devoir n'est que l'envers d'un don assumé. Le verbe « devoir » a aussi un double sens. Il a d'abord le sens d'un dû commercial, ou moral, ou social :

⁸ François Cheng, Cinq méditations sur la mort autrement dit sur la vie, Livre de poche, 2021, p. 20.

⁹ François Cheng, ibidem, pp. 42-43.

par exemple, je lui dois une visite, au sens d'un devoir de justice ou de réciprocité. Mais le devoir, c'est également l'obligation à l'égard de soi, d'autrui ou même du monde. Le respect à l'égard de la nature et des espèces vivantes est une obligation qui découle de la nature des choses, et donc une loi qui nous oblige. Je dois parce que je m'acquitte d'une dette qui découle du fait que je m'éprouve vivant et solidaire d'un tout. Il n'est pas question d'un contrat ou, pire, d'une contrainte.

- c. L'illusion d'être sujet. Certains esprits veulent envisager la vie comme une sorte d'œuvre dont ils seraient les auteurs, les maîtres et possesseurs. Tel est l'idéal de se poser en créateur de son destin et de ne devoir rien qu'à soi-même ce que l'on est. A l'opposé de ce rêve d'autonomie, se connaître homme vivant dans une histoire, c'est reconnaître la somme des déterminants qui orientent nos choix et nos comportements parmi lesquels se trouvent la langue, la culture et l'ensemble des codes conscients et inconscients. L'individualisme libertaire du sujet séparé ne résiste pas à la réalité des aliénations. Créer, c'est recomposer.

4. Inverser le regard : pourquoi ne pas voir la mort à partir de la conscience de la vie au lieu de voir la vie sous l'imminence de la mort ?

Si la vie est pensée en fonction de la mort comme non seulement son terme mais son sens et son essence, alors la vie est vécue, passée, subie comme une veillée funèbre, une attente dramatique de son néant. On pense au condamné qui attend son exécution. Peut-on renverser ce rapport et saisir la mort en fonction de la vie, de l'ouverture nouvelle, jaillissante, qu'elle signifie ? F. Cheng lance cette proposition : « Un changement de perspective s'offre alors à nous : au lieu de dévisager la mort comme un épouvantail à partir de ce côté-ci de la vie, nous pourrions envisager la vie à partir de l'autre côté qu'est notre mort. Dans cette posture, tant que nous sommes en vie, notre orientation et nos actes seraient toujours élan vers la vie. »¹⁰

Cheng parle de son enfance dans la guerre, de sa fragilité physique, des maladies endémiques autour de lui en Chine entre 1929, année de sa naissance, et 1948, année de son arrivée en France : « Très tôt, donc, j'ai pris conscience que c'était la proximité de la mort qui nous poussait dans cette ardente urgence de vivre, et que surtout la mort était au-dedans de nous comme un aimant qui nous tirait vers une forme de réalisation. »¹¹ Faire sienne la mort, c'est vivre pleinement et non petitement comme en sursis, économisant les jours comme sou après sou en attendant la fin. Cheng fait écho à Rilke : « Rilke émet l'ardent souhait que la mort de chacun soit une mort qui lui appartienne, parce que née de lui tel un fruit. »¹²

Et il cite le poète : « Seigneur, donne à chacun sa propre mort

Qui soit vraiment issue de cette vie,

Où il trouva l'amour, un sens et sa détresse.

Car nous ne sommes que feuilles et écorces,

¹⁰ F. Cheng, *ibidem*, pp. 21-22.

¹¹ F.Cheng, *ibidem*, p. 25.

¹² F. Cheng, p. 26.

La grande mort que chacun porte en soi,

Elle est le fruit autour duquel tout change. »¹³

En pensant la mort à partir de la vie et non le contraire, on s'approprie sa fin et on augmente en nous l'énergie de vivre. C'est ce que beaucoup de grands témoins du XXème siècle ont expérimenté, notamment Etty Hillesum dont les lettres et le journal sont également cités et commentés par François Cheng.¹⁴ La méditation de Paul Ricoeur va dans le même sens : « La vie face à la Mort prend un grand V, c'est cela le courage d'être vivant jusqu'à la mort. Je pense toutefois que ce sont des expériences rares, peut-être semblables à celles vécues par les mystiques. Je n'ai pas d'expérience en ce sens-là. J'ai été plutôt sensible à l'interprétation des textes, à l'invitation éthique, même si, au-delà du devoir et même du souhait de « vivre bien », je confesse volontiers que se donne à entendre un appel à aimer venu de plus loin et de plus haut. »¹⁵

Vivre, c'est donc intégrer la mort dans sa vie et la vivre comme sienne. Au lieu d'esquiver la mort en la reléguant au bout de la vie, comme l'accident fatal ou une « extrême onction », vivre saisit la mort comme point de départ, condition assumée, et la vie se révèle alors comme une grâce, une large ouverture donnée où s'élancer.

Eric Brauns.

¹³ Rainer-Maria Rilke, Livre de la pauvreté et de la mort, cité p. 25.

¹⁴ Les deux citations de Etty Hillesum se trouvent à la P. 37 « J'ai réglé mes comptes avec la vie » et p. 128 « Venir en aide à Dieu ».

¹⁵ P. Ricoeur, La critique et la conviction, p. 220.